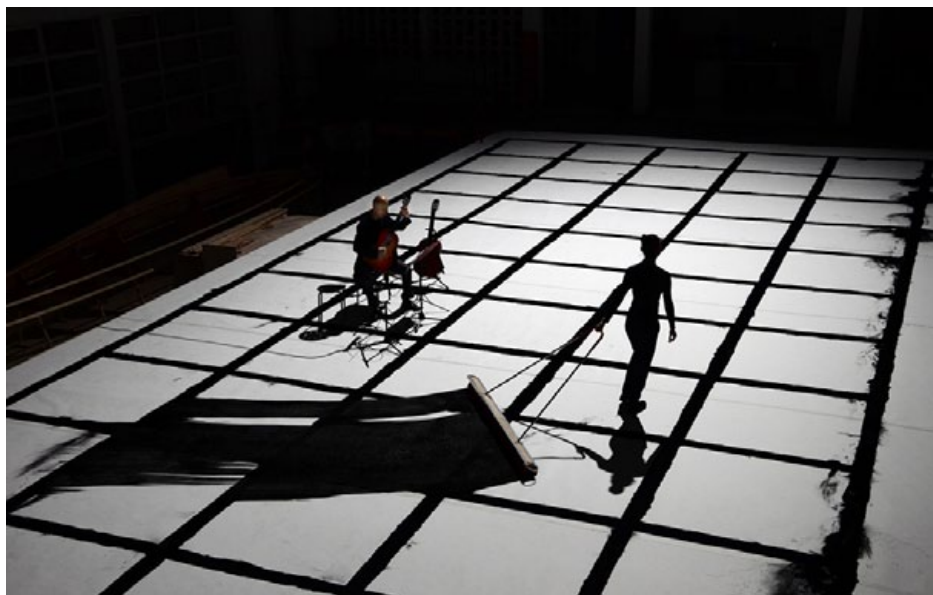


Par Julie Portier

Nicolas Muller : plan d'évasion

Nicolas Muller (né en 1983) a participé au Salon de Montrouge en 2012. De la feuille de papier à l'architecture, c'est l'espace du dessin que l'artiste installé à Genève conquiert en y jouant sans cesse le duel entre la rigueur de la ligne et la liberté du geste. Ce schéma mythologique en guise de protocole a fait ses preuves dans un changement d'échelle phénoménal pour l'installation-performance *Charbon* jouée le mois dernier dans le bâtiment Arcoop (à Carouge, en Suisse), fleuron de l'architecture moderniste (dans le cadre de l'événement musical « Délié »). Nicolas Muller prépare une exposition en septembre à la galerie Bailly, à Genève, et en janvier 2016 à la galerie Maubert, à Paris.



Nicolas Muller,
Charbon, 2015, papier,
pigment noir,
21 x 9 m.
Installation-
performance
présentée dans le
cadre de l'événement
intitulé « Délié »,
concert de Matteo
Mela, bâtiment
Arcoop, Carouge.
© Denis Schuler.

— Tout advient là où il y a du jeu, au sens mécanique, quand l'écrou est mal serré, quand la règle peut être dérogée. L'émancipation du cadre passe d'abord pour un signe d'étourderie plutôt que de transgression, une innocente maladresse plutôt qu'une révolte sourde. C'est ainsi que Nicolas Muller dévoie le minimalisme - voilà bien son côté Suisse - sur un ton humoristique qui, dans la répétition pour ne pas dire l'obstination, construit une allégorie sérieuse, et même grave, tout en explorant la possibilité cruciale de produire une forme esthétique. Cet hiver, au Centre d'art contemporain de Genève, il présentait un alignement d'arceaux anti-stationnement cabossés, amarrés à un socle en béton tel un pied beau géométrique nostalgique de son autorité perdue (*Sans titre n°4 (GE)*, 2014). Le dessin dans l'espace formé par les arcs en acier y est le produit d'un créneau mal engagé ou peut-être d'une crise de nerfs passée sur le mobilier urbain. Sur les murs, une suite de sérigraphies répétait invariablement le motif d'un cercle blanc sur rayures noires où se superposait une déclinaison de cercles jaunes tracés à main levée en dépit de cette matrice (*Sans titre*, 2015), laissant encore le doute sur les intentions de l'auteur de ces macules : tentatives malheureuses de correspondre au cadre ou rectification brutale de la norme imposée (le probable tag étant sérigraphié). La peinture murale *Règle blanche I* (2013), où l'on pourrait reconnaître le disciple d'un Philippe Decrauzat ou d'un Stéphane Dafflon, observe aussi l'avènement de la forme dans une marge d'erreur. Elle est créée par la

**NICOLAS
MULLER DÉVOIE
LE MINIMALISME
- VOILÀ BIEN
SON CÔTÉ
SUISSE -
SUR UN TON
HUMORISTIQUE**

/...

**NICOLAS MULLER :
PLAN D'ÉVASION**

SUITE DE LA PAGE 07 superposition d'une composition de cercles noirs en quadrillage réalisée à vue de nez, mais avec la meilleure volonté du peintre en bâtiment qui aurait oublié son niveau, et de la même composition peinte en blanc en se référant aux cotes. L'événement esthétique repose



Nicolas Muller,
Règle blanche I, 2013,
30 cercles, acrylique
noire et blanche,
345 x 508 cm.
© Sylvain Bonniol.

sur la forme qui s'est échappée de la règle, littéralement. Mais quel est le mobile de ce plan d'évasion partout signalé et figuré de manière désopilante par cette fugue de plaques d'égouts rejoignant les poncifs de l'art minimal géométrique (*Les évadés*, 2011) ? L'émancipation des critères esthétiques modernistes étant une histoire réglée, ce minimalisme irrévérent est, c'est certain, une arme à plus longue portée. Le ménagement du geste spontané, expressif, révolté, à l'intérieur du cadre raisonné, normé, autoritaire résonne avec une pensée politique concernée par la gestion du paysage et de l'espace social. À ce titre, il faut mesurer la portée symbolique du protocole appliqué aux quarante-huit dessins présentés en février dans l'exposition « Intertidal » à la galerie Eva Meyer à Paris (*Sans titre*, 2015) : la trace bleue du pinceau d'acrylique énergiquement essuyé sur la feuille ne vient pas perturber la trame de lignes



Nicolas Muller,
Sans titre, 2015,
7,8 x 4,7 cm, série de
48 dessins, acrylique
et encre sur papier.
© Marc Domage.

noires patiemment tracées, car ces dernières sont venues structurer l'espace autour de cette expression de liberté. Il en est de même dans tous les dessins qui associent ces deux tactiques d'approche de la surface vierge, accouplant les héritages encombrants de l'abstraction minimale et expressionniste. Car, au-delà de la métaphore politique, ce qui est ici mis en scène et en acte, est bien le moyen d'investir une zone de sensibilité surexploitée. Et cet espace humble se parcourt sur le grain du papier détrempe et ondulé, dans la transparence subtile des lavis ou l'épaisseur de la trace de peinture. L'image se crée toute seule, dans un mouvement autonome de construction et de destruction comme cela s'est produit de manière spectaculaire quand les danseurs de *Charbon* ont actionné le pigment, dessinant les aplats avec la substance qui formait la grille.

<http://www.nicolasmuller.com>



Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.